

ROBERT LOUZON

la
DÉCHÉANCE
du
CAPITALISME



LIBRAIRIE DU TRAVAIL
96, Quai Jemmapes, PARIS.

FAITS ET DOCUMENTS N° 1

Prix : 0.50

La Déchéance du Capitalisme

« Ce qu'il y a d'économiquement essentiel dans la plus récente étape du capitalisme, c'est la substitution des monopoles capitalistes à la libre concurrence. »

LÉNINE.

Le capitalisme a atteint aujourd'hui un développement gigantesque.

Confiné presque exclusivement il y a encore un demi-siècle, dans l'Occident de l'Europe, en Angleterre et en France, il a depuis lors couvert toute l'Europe et les deux Amériques, il s'est installé en maître au Japon, en Océanie (Australie et Nouvelle-Zélande), en Afrique australe (Cap et Transvaal).

Là où il n'a pu encore devenir le régime économique exclusif (continent asiatique, Afrique du Nord et Afrique tropicale), il a du moins établi sa domination. Par le moyen de la colonisation, colonisation avouée comme en Algérie, en Égypte et aux Indes, ou colonisation masquée comme en Chine et dans le Proche-Orient, il s'est superposé aux systèmes économiques propres à ces contrées, et les fait fonctionner à son profit.

Le capitalisme occupe aujourd'hui la moitié du monde, il règne sur l'autre moitié.

En même temps qu'il s'étendait territorialement, le capitalisme se développait en profondeur.

Les métiers qui avaient conservé dans les vieux pays capitalistes leur caractère patriarcal disparaissent progressivement. Chaque jour diminue le nombre de ceux qui fabriquent pour leurs besoins : on ne fabrique plus que pour le marché.

En Europe, en Amérique, ou même aux Indes, personne ne file plus de quoi tisser le linge ou les vêtements nécessaires à la

famille, et le paysan fait pousser le blé non pour s'en nourrir, mais pour le vendre.

Le producteur de lin, de chanvre ou de laine vend toute sa récolte, et va s'habiller chez le marchand de confections de la ville. Le cultivateur de céréales achète son pain au boulanger du village.

Purement commercial au XVII^e siècle, le capitalisme devenu la forme caractéristique de certaines industries lors de la grande révolution technique de la fin du XVIII^e siècle, a pénétré maintenant toutes les branches de la production.

Enfin le capitalisme a perfectionné sa structure en se concentrant.

Il est parvenu à réduire l'anarchie économique qui avait été la caractéristique de ses débuts. La disparition dans toutes les industries maîtresses des petites entreprises a permis en effet aux grandes de s'entendre pour régler leur production, ou de fusionner dans des trusts, maîtres du marché.

Toutes les dispositions législatives imaginées pour empêcher cette évolution se sont montrées impuissantes, aussi bien la législation anti-trust des Etats-Unis que l'article 419 du Code pénal français.

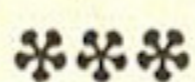
Ce sont des cartels ou syndicats, avoués ou occultes, qui fixent en Europe continentale la production et le prix du charbon, des produits métallurgiques, des matières colorantes et des engrais agricoles. Ce sont des trusts qui imposent aux Etats-Unis le prix de l'acier, et au monde le prix du pétrole.

Ce développement économique du capitalisme s'est traduit, comme de juste, par une augmentation correspondante de sa puissance politique.

A ses débuts le capitalisme avait encore à compter avec la

puissance de ce qui restait de la féodalité. La suppression en Angleterre, il y a une dizaine d'années, du droit de veto de la Chambre des Lords, le renversement de l'Empire allemand et la dislocation de l'empire autrichien en Novembre 1918, le partage des terres féodales entre les paysans accompli en Roumanie, en Hongrie etc.... au lendemain de l'armistice, furent les derniers épisodes qui achevèrent la besogne commencée par la Révolution de 89. Le propriétaire foncier féodal n'existe pour ainsi dire plus. Là où il survit encore, il est sans puissance politique appréciable.

D'autre part, là où pour accomplir sa destruction de la féodalité terrienne, le capitalisme avait été obligé de s'allier intimement aux couches petites-bourgeoises des villes et des villages, artisans, petits commerçants, membre des professions libérales, et où il avait cru prudent de laisser à ces alliés la plus grande part des responsabilités du pouvoir, il se sent aujourd'hui suffisamment puissant pour assumer directement et seul la totalité du pouvoir. Après s'être servi de la démocratie, le capitalisme balaie la démocratie. Le capitalisme gouverne directement la France par le Bloc National, filiale de *l'Union des Intérêts économiques*, — l'Allemagne par le parti populiste, filiale de Stinnes, — l'Italie par Mussolini, valet des industriels du Piémont et de Lombardie, — l'Autriche par la Société des Nations, expression politique des intérêts économiques du capitalisme international. Aux Etats-Unis les industriels ont repris la direction du pouvoir sous les espèces du Parti Républicain, créature des trusts, et si, en Angleterre, « la Coalition », invention de *la Fédération des Industriels britanniques*, s'est dissociée récemment, ceci n'est qu'un accident dû à la victoire de Mustapha Kemal, mais le « limogeage » de Lloyd George ne modifie pas le caractère exclusivement capitaliste du parti qui reste au pouvoir.



Ainsi, expansion de l'Economie capitaliste sur le monde entier, pénétration de celle-ci dans toutes les branches de la production,

au moins en ce qui concerne l'Europe et l'Amérique, régularisation de cette économie par la constitution des trusts Allemands et Américains, et des syndicats français, main-mise sur l'Etat de la haute industrie capitaliste, tels sont les traits dominants du moment par où passe la société moderne.

Le capitalisme semble donc en excellente santé. Pour qui s'en tiendrait aux caractères externes, notre société bourgeoise apparaîtrait comme douée d'une grande vigueur, et ayant encore devant elle de nombreuses années à vivre et à croître.

La guerre de 1914 elle-même ne semblerait à l'observateur superficiel qu'un accident, accident regrettable sans doute, mais qui n'a point affecté profondément l'organisme et qui en somme n'a servi à montrer que la robustesse d'une organisation qui a pu survivre sans en être altérée profondément, à un tel cataclysme.

Mais si l'observateur pénètre dans la vie sociale intime, un fait le frappera tout d'abord: c'est la peur qui règne dans cette classe bourgeoise qui paraît pourtant en plein développement et qui jouit de la toute-puissance. A mesure qu'il grandit, le capitalisme sent son pouvoir de moins en moins assuré. Une panique de plus en plus vive règne parmi ses représentants.

Ce qui apparaît comme le développement du système capitaliste ne serait-ce donc pas par hasard rien d'autre que le commencement de sa déchéance? Son gigantisme actuel ne serait-il pas, non point un signe de croissance, mais tout au contraire, ainsi que c'est le cas pour les espèces animales, un caractère de sénilité?

C'est ce que nous voudrions essayer de déterminer.

LA TRANSFORMATION DE L'ECONOMIE

RESTRICTION DES DÉBOUCHÉS.

Lorsque l'Economie capitaliste s'est définitivement constituée au début du siècle dernier, c'était un horizon immense qui s'ouvrait devant elle.

La « Grande Révolution » industrielle de la fin du XVIII^e siècle, en rendant possible le travail mécanique avait créé des possibilités illimitées. C'était dans toutes les branches de la production que la transformation complète des modes de travail en vigueur s'annonçait.

Il y avait à transformer la manière de faire les tissus en remplaçant le rouet et le métier à main, par des mécaniques compliquées mues à la vapeur. Il y avait à transformer la manière de faire le pain, en remplaçant la meule du moulin à manège ou à vent, par le cylindre de la minoterie mécanique. Il y avait à remplacer dans toutes les constructions, bâtiments et navires, le bois qui pourrit et qui brûle, par le fer qui pourrit moins et ne brûle pas. Il y avait surtout l'industrie des transports à rénover totalement en substituant la locomotive sur rail à la diligence sur route. Il fallait aussi pour pouvoir fournir de quoi opérer toutes ces transformations créer toute une industrie nouvelle, métallurgique et mécanique.

Enfin, de vastes territoires vierges ou habités par des peuples à civilisation matérielle encore moins développée que celle de la vieille Europe, pouvaient être pourvus, eux aussi, de tissages mécaniques, de minoteries à vapeur et de chemins de fer, par les soins du capitalisme européen.

Travail énorme ! énorme surtout pour les pauvres moyens dont on disposait alors.

Tout le monde pouvait donc se mettre à l'ouvrage sans crainte de surproduction. L'Économie apparaissait à cette époque comme une immense arène qui pouvait sans crainte être ouverte à tout venant. Il fallait certes, avoir bon estomac pour s'y débattre, une fois entré, car la lutte y était dure, mais il ne serait venu à personne l'idée d'en interdire l'accès : il y avait plus de places que de monde.

Et un siècle entier, le prodige continua.

Une invention n'était pas plutôt appliquée, un nouveau territoire n'était pas plutôt mis en valeur, qu'une nouvelle invention se produisait exigeant de nouveaux travaux, que le nouveau terri-

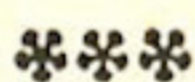
toire décelait des richesses qui faisaient surgir de nouvelles techniques.

C'était l'électricité qui apparaissait, révolutionnant en même temps éclairage, production et transmission de la force motrice, trois choses qui avaient été révolutionnées guère plus d'un demi-siècle auparavant par le gaz de houille, la machine à vapeur, et les transmissions mécaniques.

L'industrialisation des Etats-Unis amenait la découverte du pétrole. Celle-ci entraînait le développement des moteurs à explosion, qui révolutionnait à son tour la production de l'énergie aux faibles puissances.

A vrai dire il y avait bien parfois des crises de surproduction. La pénétration dans le monde de nouveaux produits n'allait pas exactement du même pas que leur fabrication. On souffrait en certains moments d'engorgements momentanés, tandis qu'en d'autres moments il se produisait une telle abondance de demandes qu'on ne pouvait y satisfaire.

Mais la faible amplitude de ces oscillations ne modifiait pas l'allure générale de la courbe. Il paraissait à la classe capitaliste, qu'elle pouvait produire sans limites, qu'elle n'arriverait jamais à satisfaire aux besoins d'une technique qui se renouvelait sans cesse.



Telle fut la situation durant tout le cours du XIX^e siècle. Aujourd'hui cette situation s'est profondément modifiée.

L'ère des inventions techniques, certes, ne semble point encore close; nous sommes même peut-être à la veille d'inventions d'une portée beaucoup plus considérable que celles du siècle dernier, mais l'application de ces inventions donne lieu à un développement industriel dont le volume est de moins en moins élevé et auquel surtout satisfait de plus en plus rapidement l'énorme outillage industriel dont l'humanité dispose aujourd'hui.

Déjà l'automobile fut loin d'exiger la même masse de travail, la même immobilisation de capitaux que la construction des

chemins de fer. Nous nous imaginons difficilement, maintenant qu'elle est achevée, quelle œuvre prodigieuse ce fut de couvrir le monde du million de kilomètres de voies ferrées qui y existe actuellement. La construction des chemins de fer a été directement ou indirectement le grand débouché pour l'Economie capitaliste durant 50 ans. Sur 425 milliards de valeurs mobilières autres que les rentes sur l'Etat, existant en 1912, il y en avait 300 milliards, soit plus de 70 0/0, en titres de chemins de fer. L'automobile, et l'aviation encore moins, n'ont pas nécessité et ne nécessiteront jamais l'emploi de pareils capitaux.

De même l'utilisation de l'électricité dans les usines, n'a pas exigé et de loin, la même somme de transformations que n'avait exigé la machine à vapeur. Ce sont tous les outils, toutes les machines, dans toutes leurs parties, qu'il a fallu reconstruire sur de nouvelles données, lorsqu'on a substitué le travail mécanique au travail à la main. Lorsqu'au contraire une usine à vapeur s'électrifie, on supprime certaines transmissions, on installe des moteurs à leur place, mais les machines elles-mêmes fonctionnent comme auparavant, parfois elles marchent un peu plus vite, mais toujours sans qu'on ait à modifier sensiblement leur structure.

Dans les inventions toute récentes, ce caractère s'accroît davantage.

La caractéristique des inventions dominantes actuelles c'est, non point l'accumulation en certains points de grandes puissances, mais l'utilisation d'énergies naturelles très faibles largement diffusées. La nouvelle technique pourrait-on dire, est une technique de l'atome. Elle nécessite la plus grande ingéniosité, les instruments les plus précis, mais elle n'a pas besoin de grandes quantités de matières, ni l'emploi de multiples bras. C'est un faible débouché pour l'Economie capitaliste.

Les découvertes fondamentales des vingt dernières années, celles de la radio-activité, des oscillations hertziennes, etc... rentrent toutes dans cette catégorie d'inventions.

Tout fait prévoir que cette tendance s'accroîtra.

C'est vers une connaissance de plus en plus grande des modes de l'énergie diffuse existant dans l'univers, et vers leur utilisation

à l'aide de trucs ingénieux, beaucoup plutôt que vers l'emmagasinement d'encombrantes sources d'énergie, nécessitant grand matériel et dur travail, que conduisent aujourd'hui les recherches de la technique.

Pareillement, l'œuvre de la colonisation du monde par l'Europe touche à sa fin.

Les Etats-Unis ou l'Amérique du Sud n'ont plus guère de trésors à déceler, ou de nouveaux emplois à offrir à de nouveaux bras. Les vieilles colonies anglaises, le Canada, l'Australie, l'Inde elle-même, ne sont plus des clientes pour l'industrie de la mère-patrie, elles ont créé leur industrie à elle, qui non seulement suffit à leurs besoins, mais fait concurrence sur les autres marchés à celle de la vieille Europe. Enfin l'Islam se raidit contre les efforts qui tendent à le coloniser plus profondément.

Reste l'Asie.

La Chine, avec son innombrable population, ses ressources minérales considérables, son appareil technique et industriel encore à peu près nul, représente la seule grande possibilité de développement encore existante pour l'Economie capitaliste.

La Chine, et, à un moindre degré..., la Russie. Car, la Russie comme la Chine, a un appareil industriel peu développé; comme la Chine elle possède, surtout dans son domaine asiatique, des réserves importantes en charbon et en minerais; et si la densité de sa population est bien moindre que celle de la Chine, le remarquable développement qu'a accusé celle-ci depuis 100 ans, en augmentant de 186 0/0 entre 1830 et 1908 permet d'envisager dans un avenir prochain l'existence sur le sol fertile de Russie et de Sibérie de larges populations affamées de besoins.

Le marché chinois et le marché russe peuvent seuls sauver, momentanément du moins, l'Economie capitaliste. C'est ce dont celle-ci se rend bien compte, et c'est pourquoi elle fait des efforts désespérés pour se les ouvrir. Japon et Etats-Unis entretiennent

chacun leurs généraux chinois. Quant à la Russie, après la manière forte, c'est à qui maintenant emploiera la manière douce.

Mais il y a des difficultés politiques qui s'opposent à la mise en exploitation prochaine de la Chine et de la Russie par le capitalisme: pour la Russie, l'existence de l'Etat soviétique, pour la Chine, les compétitions des diverses puissances capitalistes, Angleterre, Etats-Unis, Japon.

D'ailleurs, même si ces difficultés étaient surmontées, il est certain que l'ouverture de ces nouveaux marchés ne retarderait que peu l'inéluctable. Il n'a pas fallu 50 ans pour doter l'immense territoire des Etats-Unis de l'outillage économique le plus puissant et le plus perfectionné. La capacité de production de l'industrie mondiale étant infiniment plus développée aujourd'hui qu'alors, il faudrait beaucoup moins de temps pour mettre Chine et Russie au niveau du restant du monde.

En outre, il est non moins certain que presque immédiatement naîtraient ici et là des forces productrices indigènes qui satisferaient rapidement par elles-mêmes aux besoins de leurs pays. Déjà les Chinois se sont révélés des commerçants de grande envergure contre lesquels il est vain de vouloir lutter, et le parti de Sun-Yat-Sen ne fait que traduire la pensée de nombreuses couches de la masse chinoise qui entendent bien parvenir à s'occidentaliser par leurs propres moyens.

Ainsi donc, aussi bien dans son développement interne que dans son expansion territoriale, l'Economie capitaliste est arrivée à une impasse. Le champ illimité qui s'ouvrait devant elle, il y a un siècle, s'est peu à peu fermé. On en aperçoit maintenant les bornes. Il n'y aura pas indéfiniment des chemins de fer à construire ou des territoires à coloniser. L'Economie capitaliste est appelée à se refermer sur elle-même, faute de débouchés.

Tel est le premier point.

Il y a en un second dont les conséquences sont du même ordre.

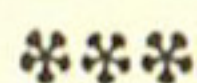
PÉNURIE DES MATIÈRES PREMIÈRES

Avant guerre, il était une question qui tenait une grande place dans les préoccupations des économistes, c'était celle de l'estimation des réserves mondiales en charbon.

La pénurie de houille commençait en effet à se faire sentir. Tous les grands bassins houillers d'Europe et d'Amérique semblaient bien en effet avoir été découverts; il semblait assez peu probable qu'il en existât d'autres, aux profondeurs tout au moins où ils auraient été économiquement exploitables.

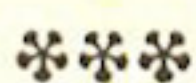
Or, à la vitesse à laquelle progressait la consommation du charbon, on pouvait déjà apercevoir le moment où les vieux bassins auraient de la peine à fournir aux demandes, tout au moins pour certaines qualités de houille.

Pour se rassurer, on supputait les tonnages considérables que devait contenir les gisements d'Asie, mais ces gisements sont trop éloignés pour servir à l'industrie de la vieille Europe. Pratiquement on en était réduit à entreprendre à grands frais des sondages à grandes profondeurs, dont les résultats, comme en Lorraine par exemple, étaient fort minces.



En même temps la pénurie de minerais de fer se faisait sentir. L'Allemagne était en état de disette perpétuelle, et, dans le monde entier, les hauts-fourneaux devaient traiter des minerais de plus en plus pauvres, et contenant des impuretés de plus en plus gênantes, qu'ils auraient refusés hautainement quelque dizaine d'années auparavant.

La crise de 1920, en obligeant, par faute de commandes, les hauts-fourneaux à s'éteindre et les mines à se fermer, a fait diminuer momentanément les appréhensions, mais les réserves de bon charbon et de fer riche ne s'en sont point pour cela accrues. Dans l'ensemble, la situation n'est pas modifiée.



D'ailleurs, si, ces dernières années, on a été moins préoccupé par le charbon et le fer, c'est qu'une autre matière, devenue non moins indispensable à la technique moderne est apparue comme devant s'épuiser encore beaucoup plus tôt, c'est le pétrole.

Des armées de prospecteurs, des centaines de millions sont employées chaque année à la recherche du pétrole, et, malgré cela, les gisements reconnus ne semblent guère devoir suffir à la consommation mondiale que pour encore une trentaine d'années.

L'Economie capitaliste voit donc se tarir la source de ses matériaux, en même temps que se ferment ses débouchés. De partout, elle se trouve coincée.

LA RENTE REMPLACE LE PROFIT

On conçoit combien cette situation devait conduire rapidement à une transformation totale des principes qui régissaient l'Economie capitaliste.

Celle-ci s'était fondée sur la base du profit patronal. A celui-ci tend maintenant à se substituer une nouvelle forme de l'ancienne rente féodale.

On sait ce qu'on entend par rente foncière. Deux sols inégalement fertiles donnent avec la même quantité de travail, des quantités de récolte différentes. Le surplus de récolte donné par le champ le plus fertile constitue *la rente de ce champ*.

La rente foncière ne dépendant pas, à l'inverse du profit patronal, de la manière dont le travail est exécuté ou dirigé, mais seulement des qualités naturelles du sol, fut longtemps la propriété d'hommes totalement étrangers au monde de la production. La rente était à qui se l'était attribué par droit de conquête. La rente foncière constituait la base du revenu du propriétaire féodal.

Le capitalisme industriel à ses débuts ne connaissait pas la rente.

Les débouchés de l'industrie étant illimités, et les matières premières existant en quantité pratiquement infinies, il n'y avait point de privilège naturel qui permît à tel industriel de faire automatiquement un profit supérieur à celui de tel autre. Si cette usine-ci était mieux située que celle-là, ou si elle travaillait sur des matières premières plus avantageuses, c'était dû uniquement à ce que le propriétaire de la première avait mieux su estimer les avantages de telle ou telle situation ou qu'il avait su pratiquer de meilleurs achats, mais rien n'empêchait ses concurrents de s'établir à côté de lui, d'acheter ce que celui-ci achetait, et de vendre où il vendait, car tous achetaient sur le marché et travaillaient pour le marché.

Tous les industriels se trouvaient dans des conditions naturelles équivalentes tant que le marché sur lequel ils vendaient et celui où ils s'approvisionnaient était illimité. Il n'y avait pas plus alors matière à rente industrielle, qu'il n'y aurait matière à rente agricole sur un large territoire où les terres les plus fertiles seraient en surabondance par rapport au nombre des cultivateurs.

Maintenant au contraire que débouchés et matières premières n'existent plus en quantités indéfinies, il se crée tout naturellement une *rente industrielle*, analogue à la rente foncière, et qui prend plus d'importance chaque jour.

Dans certaines industries, l'industrie textile par exemple, le phénomène est encore peu apparent.

La production des plantes textiles étant opérée par des cultivateurs innombrables en plusieurs parties du monde, il y a encore un marché mondial de matières premières sur lequel chacun peut se fournir, dans des conditions à peu près égales. L'usage des tissus d'autre part étant universel, l'acheteur d'étoffes étant M. Tout-le-Monde, il y a également un marché mondial de vente vis-à-vis duquel tous les fabricants sont sur un pied d'égalité.

Il faut remarquer cependant qu'il est moins commode pour un nouveau venu de s'installer et de concurrencer les maisons établies jouissant d'une expérience acquise et d'une clientèle faite, à une époque comme la nôtre où la technique de l'industrie est à peu près complètement fixée et où la consommation des tissus n'augmente plus guère, qu'à l'époque héroïque des débuts du XIX^e siècle où le perfectionnement constant de la technique et la consommation chaque jour grandissante permettaient aux derniers installés de profiter des plus récentes acquisitions mécaniques et de s'adresser pour leurs ventes à de nouvelles couches d'acheteurs.

Mais c'est dans la métallurgie que le phénomène de la rente industrielle a acquis l'intensité la plus grande.

Là, matières premières et clients sont désormais en quantités strictement limitées. Qui les possède jouit d'un véritable monopole. Le métallurgiste s'est emparé d'une part des mines de fer et de charbon nécessaires à la marche de ses hauts-fourneaux, et d'autre part, il s'est assuré une clientèle exclusive en se constituant des filiales avouées ou occultes parmi les sociétés de constructions mécaniques, de constructions de navires, les compagnies de chemins de fer, les Administrations de l'Etat.

Qui donc possède les meilleures mines de fer, ou les meilleurs charbons à coke, qui s'est assuré les concours les plus certains dans les conseils d'administration des sociétés clientes ou dans les Parlements, jouit d'une véritable rente par rapport à celui dont les mines valent moins ou dont les appuis sont moins puissants.

Et quant à ceux qui n'ont ni mines, ni clients assurés, il leur est impossible de s'établir. On peut encore à la rigueur installer une nouvelle filature dans le Lancashire ou un nouveau tissage à Roubaix, mais on ne peut plus construire de nouveaux hauts-fourneaux en Lorraine, car où prendrait-on le minerai?

C'est ainsi que les divers Comités des Forges ont pu acquérir le monopole total de l'industrie métallurgique dans leurs pays respectifs, et que les divers membres des Comités des Forges jouissent les uns par rapport aux autres de rentes industrielles

dues à la meilleure qualité des matières premières ou des débouchés dont ils ont l'exclusivité.

L'Economie capitaliste n'est donc plus le champ largement ouvert à tout venant où le profit ne dépend que de l'initiative, du savoir-faire, de la ruse et toutes autres qualités ou vices qui permettent de concurrencer victorieusement le voisin en exploitant au maximum la force de l'ouvrier.

Elle tend chaque jour davantage, et surtout dans ses industries maîtresses, à devenir un lieu étroitement clos, chasse gardée pour ceux qui en ont acquis une part.

Mais ce sont là les caractères mêmes de la société féodale. Là les traits dominants de la société féodale, et ce sont des traits diamétralement opposés à ceux selon lesquels s'est constitué la société bourgeoise: libre concurrence, égalité de chacun dans la course au profit.

LE RENVERSEMENT DE L'IDEOLOGIE

Cette substitution de la rente au profit comme base de son Economie devait entraîner obligatoirement une transformation dans la doctrine politique de la bourgeoisie capitaliste. Cela n'a pas manqué.

La « liberté » fut le talisman de la bourgeoisie durant sa jeunesse et son âge mûr. « Liberté » était le mot de passe grâce auquel les combattants de la bourgeoisie se reconnaissaient les uns les autres chez tous les peuples.

Liberté sous toutes ses formes.

Liberté économique à l'intérieur du pays, par la suppression de toute intervention de l'Etat: plus de douanes intérieures, plus de corporations, plus de fêtes chômées, plus de réglementation ni dans le travail ni dans le commerce. « Laissez faire, laissez passer ».

Liberté également dans les échanges avec l'étranger: pas plus de douanes entre les Etats que de douanes entre les provinces, libre-échange.

Car ce qui est à créer est immense. Personne n'a donc besoin de protection. Il suffit de vouloir pour trouver matière à produire. La seule chose qu'on craint, c'est que des obstacles légaux ne viennent mettre obstacle à la mise en œuvre des possibilités naturelles qu'on estime infinies.

Liberté politique aussi, car celle-ci est garantie de la liberté économique. Si certains avaient seuls droit au pouvoir de l'Etat, ils en profiteraient pour s'assurer des avantages économiques. Que tout le monde donc puisse concourir librement à la direction politique de la société, car cela seul assurera à chacun qu'il peut concourir sur un pied d'égalité à l'activité économique.

Liberté de réunion, liberté de la presse, liberté absolue de la critique la plus impitoyable car tout cela est nécessaire pour dénoncer et démolir les privilèges qui tendraient à s'instituer.

Liberté philosophique, enfin ! renversement des dogmes, des Rente, monopole, maintien des situations acquises, c'étaient déjà truction de la religion, car la libre-pensée est nécessaire pour créer l'audace intellectuelle indispensable à la découverte de nouvelles lois naturelles dont la connaissance engendre de nouvelles techniques qui offriront de nouveaux débouchés à de nouveaux emplois du capital.

Et en même temps que la liberté, l'émancipation des individus et des peuples !

Pour la grande œuvre, pour l'œuvre infinie, il faut en quantité innombrable travailleurs habiles et intelligents, il faut des chercheurs, des inventeurs, des savants. Il faut, pour accomplir sa besogne immense, que le capitalisme puisse puiser dans un réservoir illimité à la fois des serviteurs capables et des recrues nouvelles.

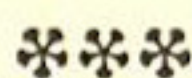
Plus donc de barrières entre les classes ! Egalité civile et politique entre tous les citoyens. Les plus aptes pourront ainsi rajeunir la classe capitaliste en venant prendre place dans ses rangs. Quant aux autres, pour que leurs services soient le plus productifs possible, on les obligera à s'instruire.

Suffrage universel, instruction gratuite et obligatoire, voilà donc encore deux grands points du programme de la bourgeoisie.

Pour les étrangers, on applique des principes analogues. Il faut émanciper les peuples assujettis et les races asservies. Toute libération d'un peuple apporte de nouveaux bras et de nouveaux cerveaux pour l'accomplissement de la grande œuvre.

On libère donc d'un seul coup des millions de noirs encore en esclavage. On applaudit à la Grèce et aux autres peuples balkaniques au fur et à mesure qu'ils se soulèvent contre la domination du sultan. On contribue à créer un État italien libéré du féodal autrichien.

Chez soi, on émancipe les colonies. La France accorde les droits de citoyens français aux indigènes de ses possessions d'outre-mer, et l'Angleterre crée pour ses colonies de race blanche le régime d'autonomie des « dominions ».



Mais maintenant que les perspectives d'activité infinie et de profits illimités ont disparu, la scène change.

L'idéologie politique et sociale de la bourgeoisie se modifie du tout au tout; c'est à un renversement complet des valeurs que nous assistons.

Lorsque le gâteau est limité, ceux qui en ont une part cherchent à écarter les autres. La bourgeoisie ne pense plus à s'ouvrir de nouvelles sources de profit, elle ne songe qu'à assurer le plus fortement et pour le plus longtemps possible le service de ses rentes.

La bourgeoisie abandonne son idéologie propre pour emprunter l'idéologie des classes privilégiées disparues. De libérale elle devient autocratique, d'émancipatrice elle devient « obscurantiste », de pacifiste elle se mue en impérialiste.

Dans le domaine économique le protectionnisme, même en Angleterre, s'est substitué au libre échange, toutes les formes du

protectionnisme, les apparentes et les occultes, les droits de douanes et le « dumping ».

Dans le domaine politique, en même temps que les libertés élémentaires, on supprime brutalement le suffrage universel à moins qu'on ne se prépare à l'éliminer discrètement.

En Hongrie, c'est le soudard Horthy, en Italie l'alcoolique Mussolini, qui établissent leurs règnes par la force de bandes d'assassins armés. En Autriche, c'est la Société des Nations qui supprime le Parlement pour y installer sa propre dictature. En France de savantes campagnes tendant à établir à côté des élus du suffrage universel des « représentants des intérêts économiques », lisez : du patronat, préparent les voies à l'établissement d'un mode de suffrage plural. Une première application du système vient d'ailleurs d'être faite aux Français de Tunisie, dont *le Grand Conseil* comprend à côté des élus du suffrage universel et en nombre presque égal, les représentants des Chambres patronales de commerce et d'agriculture.

Dans le domaine de la « culture », même transformation.

On sabote l'enseignement primaire. L'obligation scolaire devient une formule de plus en plus vide, puisque les derniers rapports des inspecteurs d'Académie signalaient que 500.000 enfants soumis à l'obligation scolaire, n'allaient pas à l'école.

Quant à l'enseignement secondaire, il est livré chaque jour davantage aux influences religieuses car celles-ci sont, on le sait, toujours prêtes à affirmer la légitimité des « situations acquises », et à étouffer chez les déshérités le désir de parvenir. L'enseignement des jésuites, destiné exclusivement à faire des « gens du monde » devient de plus en plus l'idéal de l'Université. Le rétablissement du latin et l'adoption des projets Bérard seront un grand pas de fait dans cette voie.

Dans les colonies, c'est par tous les moyens qu'on s'ingénie à refuser le bénéfice de tout enseignement autre que l'enseignement élémentaire aux populations indigènes.

Dans la politique extérieure, cette politique à tendances paci-

fistes qui avait cours au siècle dernier sous le nom d' « équilibre européen », a été remplacé par la politique de « l'impérialisme ».

Ce dont il s'agit maintenant pour les Etats, c'est de s'emparer de tout ce qui est capable d'assurer une rente à leurs industriels : gisements de matières premières, et clientèles d'Etats.

Depuis l'armistice, la politique française a été exclusivement dominée par la volonté d'assurer au Comité des Forges la propriété du bassin industriel de la Haute-Silésie qui commande toute l'Economie de l'Europe orientale, et celle des charbonnages de la Ruhr qui alliés au minerai lorrain, permettront de dominer pareillement l'Economie de l'Europe occidentale.

Si, également, on a appuyé Horthy en Hongrie, c'est à la condition que l'Etat hongrois devienne le client de la métallurgie française : c'est chose faite auourd'hui, les chemins de fer de Hongrie ont été remis à M. Schneider.

De même, la politique anglaise en Orient est déterminée avant tout par la volonté de s'attribuer les gisements de pétrole d'Arménie et du Caucase, et cela réagit sur les décisions britanniques dans toutes les autres questions de politique intérieure.

Les Etats-Unis et le Japon ont une politique qui paraît de prime abord plus mystérieuse, mais tout s'éclaire dès qu'on sait que le but à l'un et à l'autre est de s'assurer la domination de la Chine. On comprend alors la Conférence de Washington et tous autres actes de la politique américaine.

Il n'est point de phénomène profond qui n'ait sa caricature. C'est l'Italie qui fournit celle de l'impérialisme.

Eternel polichinelle, l'Italie qui n'a ni charbon, ni pétrole, peu de fer, et dont une compagnie serbe mettrait les régiments en déroute, veut singer l'impérialisme des grandes puissances industrielles. La politique fasciste, malgré ses « consuls » et ses « saluts à la romaine », est la caricature de l'impérialisme. Comme dans les drames de Shakespeare, le grotesque se mêle au tragique. M. Mussolini est le grotesque dans la tragédie de l'impérialisme..

Le capitalisme a donc complètement abandonné son idéologie primitive. C'est le contre-pied de ses idées d'antan qu'il prend aujourd'hui.

Il n'y a point de meilleure preuve que son règne est terminé. Les classes correspondent à un besoin historique qui se traduit par une « idée » ; quand les classes désertent leur « idée », c'est que leur rôle est achevé.

Tant qu'il existait un capitalisme républicain, libéral, laïque, progressif, c'était la preuve que la société bourgeoise n'avait pas terminé sa destinée. Maintenant que la bourgeoisie a abandonné ses propres principes, qu'elle est réduite à faire siennes les idées des classes privilégiées qui l'ont précédée au pouvoir, c'est qu'elle ne correspond plus à rien de vivant, elle se survit à elle-même.

La période de décadence qui s'est ouverte pour le monde avec la décadence de la bourgeoisie sera de brève ou de longue durée selon que la classe ouvrière se rendra compte plus ou moins rapidement du rôle qui lui incombe et selon l'énergie qu'elle mettra à le remplir.

Le prolétariat seul peut, par la magie de la Révolution, ouvrir à l'humanité une nouvelle ère de jeunesse et de progrès.

COLLECTION LES « BONNES FEUILLES »



- I. — Romain ROLLAND. — *Aux Peuples assassinés.*
- II. — BÉRANGER. — *Déclarations au Conseil de Guerre.*
- III. — TOLSTOI. — *Propos Antimilitaristes.*
- IV. — Maxime GORKI. — *La Révolte des Esclaves.*
- V. — Aristide BRIAND. — *La Grève Générale et la Révolution.*
- VI. — Marcel MARTINET. — *Pour la Russie.*
- VII. — BELLAMY. — *Parabole du Réservoir d'Eau.*
- VIII. — MAUPASSANT. — *La Guerre.*
- IX. — LARRÉGUY DE CIVRIEUX. — « *Mea Culpa* ».
- X. — Marcel MARTINET. — *Tu vas te battre.*
- XI. — Florian PARMENTIER. — *Le Sauveur.*
- XII. — DUPIN (Ermenonville). — *Sur les Responsabilités de la Guerre.*
- XIII. — Maxime GORKI. — *La Vie.*
- XIV. — Sylvain MARÉCHAL. — *Apologues.*
- XV. — Léon JOUHAUX. — *Morceaux Choisis.*
- XVI. — René MARCHAND. — *Dans les Coulisses de la Diplomatie Secrète.*
- XVII. — Georges CLEMENCEAU. — *Pour un Sou.*
- XVIII. — Dr NANSEN. — *La Famine en Russie.*
- XIX. — Léon WERTH. — *Haine à la Guerre.*
- XX. — *** *A la lumière des archives russes :*
I. *La Presse vendue.*
- XXI. — A. LOZOVSKY. — *Anticipations Révolutionnaires.*

Les Bonnes Feuilles doivent être dans toutes les mains

CONDITIONS DE VENTE

1 exemp.	:	0 10 ; franco :	0 15
25	—	2 50
50	—	4 75
100	—	9 »
1.000	—	80 »

TRAVAILLEURS DE TOUTS
PAYS UNISSEZ-VOUS



UNION DES TRAVAILLEURS
FERA LA PAIX DU MONDE